

toute démonstration ouvrière peut compter sur l'actif concours et surexcite fatalement les passions destructrices de ces classes dangereuses : vagabonds, repris de justice sans foyer et sans patrie, affamés de débauche et gens aux métiers interlopes. Nous les avons vus à l'œuvre à Paris pendant la Commune ; les grandes cités américaines renferment aussi dans leur sein cet élément incendiaire.

La guerre des chemins de fer, comme on l'a appelée aux États-Unis, a laissé de douloureux souvenirs. On a pu se rendre compte de la faiblesse des moyens de défense que possède la société. Sur plusieurs points les milices ont pactisé avec l'émeute. Symptôme plus grave : à Pittsburg et à San-Francisco, les grands jurys appelés à statuer sur la criminalité des faits reprochés aux émeutiers, ont déclaré que la présence des troupes avait provoqué le peuple et que les officiers des milices étaient responsables de tous ces désordres ! Des organisations militaires de volontaires se sont créées pour défendre éventuellement l'ordre, et l'on peut voir dans ce fait la marque d'une énergie des éléments conservateurs, qui différencie profondément la situation des États-Unis de celle de la France. Mais les révolutionnaires, profitant eux aussi de cette liberté, ont préparé une armée sur le chiffre de laquelle les imaginations se sont, à certains moments, fortement échauffées. C'étaient des achats d'armes, des revues nocturnes, des défilés publics même, comme à Saint-Louis. A plusieurs reprises, en 1879, les journaux à sensation ont annoncé une prochaine explosion. L'amélioration de la situation industrielle l'a heureusement prévenue, mais des temps mauvais peuvent revenir, et un jour ou l'autre quelque-une de ces processions, où les ouvriers défilent dans les rues des villes en criant *Du pain ou du travail !* finira par des scènes de pillage et d'incendie.

Au-dessus de ces armées cachées du vice et de l'émeute, se trouvent les éléments organiques du socialisme.

Le moins important est l'*Internationale*. Elle a réussi seulement à fonder quelques sections dans les grandes villes parmi des étrangers ; son origine et sa composition répugnent aux Américains, qui n'en sont pas encore arrivés au cosmopolitisme (1).

(1) Un des réfugiés de la Commune, le nommé Robinet, résumait ainsi ses impressions dans une entrevue avec un reporter du *New-York Herald* : « Nous n'avons rien à faire avec le *Workingmen party*. Quoique notre but soit absolument le même, nous différons sur les moyens à employer. Ils croient